

Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle Adrien LODDE en Tunisie

Adrien Loddé est né le 12 avril 1881, à Paris, 337 rue des Pyrénées, de Désirée Joséphine HODENIER, âgée de 31 ans, riveuse. Elle le reconnaît le 23 avril sous le nom de famille de Loddé.

Elle le place en nourrice chez la femme Graisset à Frévent (Pas-de-Calais), et paie plus ou moins régulièrement la nourrice jusqu'en 1885. Elle a déjà délaissé un autre enfant, Léon, né en 1879, et immatriculé par l'Assistance publique parisienne en 1883, sa mère ayant disparu.

La nourrice, qui a très peu de moyens, fait appel aux services d'assistance du Pas-de-Calais, qui se retournent vers l'Assistance publique parisienne puisque la mère habite Paris. Celle-ci le prend en charge après avoir constaté qu'on ne trouve plus trace de la mère.

Il est d'abord placé chez Alfred Robillard à Ablain Saint-Nazaire, canton de Wimpy (Arras). Confié ensuite à Guilly, femme Lebas, à Souchez (Pas-de-Calais), il travaille en 1894 et 1895 comme rouleur de berlins dans la mine de Liévin, travail qu'il préfère à celui de domestique malgré les contraintes (lever 4h du matin, embauche à 6h, remontée de la mine à 13h). Il déclare ne pas vouloir quitter la mine. C'est bien le seul pupille de l'agence d'Arras dans ce cas.

Muni du certificat d'études primaires et d'une « santé exubérante », il est admis à l'école d'horticulture de Villepreux en juillet 1897 et en sort en 1899.

Il est alors placé à Reims en mars 1899 (il y a froid, il a l'impression de ne pas utiliser ses connaissances et il regrette l'Ecole), puis en mai à Rilly-la-Montagne (à côté de Reims) où il travaille dans les vignes et crie misère, et d'où il se fait renvoyer en décembre.

Il est alors placé au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne en janvier 1900, en même temps que ses camarades Léon Gourinski et Paul Puy (voir les fiches correspondantes).

Fin décembre 1900 il s'embarque pour le Jardin d'essai de Tunis, via Marseille.

De Tunis, il envoie des lettres pour exprimer sa satisfaction et remercier son directeur.

Le 17 février 1901, il s'étonne des « *jolis palmiers* » et des *Grevillea* qui bordent les avenues, du quartier « où on se croirait être à Paris » et de celui « très arabe ». Il dit que la vie est assez chère et qu'il a été malade cinq jours avec des maux de tête et la grippe. Le temps est très humide, froid le matin avec de petites gelées blanches.

Dans sa lettre du 9 mars 1901, il se plaint d'avoir été trompé par M. Dybowski¹ qui lui avait promis qu'il serait logé, ce qui n'est pas le cas... Cela lui occasionne des dépenses supplémentaires.

Le 5 mai 1901, il annonce que Guillochon² l'a augmenté. Il décrit une terrible sécheresse à Tunis : « *Si l'on avait un peu d'eau, avec la chaleur qu'il fait, on aurait ici un jardin superbe. Je vous assure que les colons sont encore bien plus malheureux, ils coupent leurs céréales pour engraisser certaines bêtes, ceci parce que leurs céréales épiant à 15 ou 20 cm du sol et le grain n'a par conséquent pas le temps de se former. Enfin, c'est bien triste, car celui qui n'a pas un*

¹ Voir ce nom

² Son directeur au Jardin d'essai de Tunis

En septembre 1902, il se prépare au service militaire, demande un extrait de naissance, récupère son livret de caisse d'épargne. Une lettre du 7 décembre nous apprend que les débuts au régiment ont été difficiles, mais qu'il s'en tire assez bien parce qu'il est entré dans la musique « *et les musiciens sont toujours un peu plus protégés que les autres soldats.* ». Il trouve Bizerte « coquette ».

Dans le *Bulletin des anciens élèves de l'Ecole* 1903, on trouve son adresse au régiment à Bizerte (Tunisie) : 3^e bataillon d'artillerie de forteresse, 3^e batterie.

Dans une lettre du 15 mai 1903, il fait part à son ex-directeur de ses réflexions sur son orientation future. Il considère que sa santé ne lui permet pas de partir « dans les colonies » au climat encore plus chaud que la Tunisie. Par ailleurs, Lucien Guillochon lui déconseille de briguer un poste au Jardin d'essai de Tunis, peu rémunérateur.

Dans une lettre du 3 septembre 1903, il explique que, connaissant maintenant bien Bizerte, ville assez peuplée, il envisage d'y créer un petit établissement horticole, encore inexistant. Il a repéré des bonnes terres avec de l'eau. Il demande des conseils pour trouver les fonds pour se lancer (1500 ou 2000 francs pour les graines et le matériel, avec un remboursement sur 3 ans). Il est libéré du service militaire en octobre 1903.

Le *Bulletin des anciens élèves* 1904 le signale comme « *de retour du service et jardinier-chef à Sidi Ayed, par Pont-du-Fahs* ». Ses lettres précisent que c'est une mine de phosphate à 25 km de Tiboursouk. Il fait maintenant partie de la Société d'horticulture de Tunis. Mais le canal qui devait amener de l'eau pour ses plantations prend du retard et il perd sa récolte.

Il se marie le 18 juin 1904. Il aura sept enfants. Il décrit la Tunisie grise et desséchée par le siroco en été. Il se met à son compte en octobre, mais la mine ferme à la fin de l'année. Il perd le bénéfice de son jardin (faute de consommateurs), cherche du travail à Tunis et finit par accepter un métayage (Haut Mornay). Il se plaint du peu de soutien de la direction de l'agriculture qui les a fait venir au Jardin d'essai de Tunis avant leur service militaire, mais ne les aide pas lorsqu'ils le terminent.

Le *Bulletin* 1907 donne de ses nouvelles par la plume de son camarade Curotto (7 janvier 1907) : « *Loddé s'est mis à la tête d'une entreprise. Il dit qu'il gagne 140 francs par mois et peut atteindre 150 francs. La question la plus critique est celle du loyer, car pour trouver un peu de terre, c'est très difficile et cher.* » Son adresse est maintenant : « *entrepreneur de jardins, villa Lopez, quartier Sans-Souci à Tunis.* »

Le *Bulletin* 1908 dit simplement : « *De Loddé on a de bonnes nouvelles* » et indique toujours la même adresse.

Dans le *Bulletin* 1910, Louis Guillochon écrit : « *en rencontrant ces jours-ci Loddé, j'ai su qu'il était toujours content de ses affaires comme horticulteur et marchand de plantes à fleurs en pot pour le cimetière.* »

Le *Bulletin* 1912 signale que dans le *Bulletin de la Société d'Horticulture de Tunisie*, numéro de septembre 1912, au concours d'œillets et de fleurs de saison qui a eu lieu en mai, on trouve les passages suivants concernant nos collègues³ en Tunisie : « *M. Loddé, un professionnel, a*

³ Loddé ne semble plus être membre de l'Association des anciens élèves (il a disparu de la liste)

intéressé les amateurs de roses, d'amaryllis et d'asparagus par des collections complètes de ces diverses plantes. Il lui a été attribué une médaille d'argent. »

De même le *Bulletin* 1914-1922 cite le *Bulletin de la Société d'Horticulture de Tunisie*, numéro du 15 novembre 1919, où on trouve le nom d'un ancien élève de Villepreux, établi en Tunisie : « *Loddé a exposé, au concours de Dahlias, Cannas, Chrysanthèmes du 26 octobre 1919, un lot de plants de Chrysanthèmes spécialement présenté pour la vente de la Toussaint, en jolies potées à fleurs blanches, qui feront certainement le succès de notre collègue pour la Fête des Morts.*

Du même exposant, fleurs coupées de fort beaux dahlias, cactus, artistement disposés dans une coupe de cristal.

Il obtenait une médaille d'argent. »

Ce même *Bulletin* mentionne une lettre de son camarade Gustave Kruger⁴, du 9 novembre 1920 : « *Je vois assez souvent Loddé, père de six enfants ; comme moi, il se débrouille bien : c'est un rude travailleur. »*

Il décède au Bardo, Route du Kef, Tunisie, le 11 août 1954.

En octobre 1956, la fille d'Adrien Loddé, qui cherche à se faire rapatrier de Tunisie en tant que Française, demande à l'Assistance publique des informations sur sa grand-mère paternelle. On lui répondra qu'il n'y en a pas.

⁴ Ancien élève de l'école de Villepreux installé en Tunisie. Voir fiche correspondante